

crier : « J'ay des bannes, des cerceaux, des paniers, des vollans, des criardes, des matelas piqués, des sacristins. J'en ay de solides qui ne peuvent se lever pour les prudes, de plians pour les galantes, de mixtes pour les personnes du tiers état... J'en ay, grâce à Dieu, de toutes les espèces, à l'angloise, à la françoise, à l'espagnole, à l'italienne... J'en fais en cerceaux de porteur d'eau pour les tailles rondelettes, en bannes pour les minces, en lanternes pour les Vénus... » Mais la mode était sourde à toutes ces railleries. Elle résistait même aux condamnations de l'Eglise mettant dans la bouche de ses prédicateurs et de ses docteurs des anathèmes à la Menot, appelant les porteuses de paniers « guenuches » et « huissiers du diable ». Et les curés de paroisse avaient beau, du haut de la chaire, représenter aux femmes, non-seulement tout le scandale, mais encore tout le ridicule de leur costume, les comparer à des porteuses d'eau ayant deux seaux sous leurs jupes, ou à des tambourineuses cachant un tambour de chaque côté d'elles, les femmes continuaient à fréquenter les églises, à revenir aux sermons en tenant leurs paniers à deux mains, et en laissant voir un cercle de bois sous leur jupe « arrogante et fastueuse (1) ». Convaincues que cet arrangement donnait à leur taille l'élégance et la majesté, à toute leur personne un air de rondeur opulente, elles couraient à toutes les inventions de paniers que mettait au jour l'imagination des faiseurs et des faiseuses. Et que de formes, que de façons de pa-

(1) Discours sur les femmes, par Achille de Barbantane. Avignon, 1754. — Entretien d'une dame de qualité avec son directeur sur les paniers.

niers! Il y en avait en *gondole* : c'étaient ceux-là qui faisaient ressembler les femmes à des porteuses d'eau ; d'autres, n'étant pas plus larges en bas qu'en haut, donnaient l'apparence d'un tonneau. Il y en avait qu'on appelait *cadets*, parce qu'ils n'avaient pas la grandeur légitime : ils descendaient de deux doigts seulement au-dessous du genou. Les paniers à *bourrelets* avaient au contraire au bas un gros bourrelet qui évasait la jupe. Aux paniers à *guéridon*, on préférait d'ordinaire les paniers à *coudes*, paniers plus larges par le haut, formant mieux l'ovale, et sur lesquels les coudes pouvaient se reposer : ces paniers avaient cinq rangs de cercles, dont le premier s'appelait le *traquenard* (1), c'est-à-dire trois rangs de moins que les paniers à l'angloise. Pour les *criardes*, ainsi nommées du bruit de leur toile gommée, elles n'étaient portées que par les actrices sur le théâtre et les dames du plus grand air. D'ailleurs, elles disparaissaient bientôt dans la mode définitive du panier appelé proprement *panier* à cause de sa ressemblance avec l'espèce de cage où l'on met la volaille. Au milieu du siècle, le panier était fait d'une jupe de toile sur laquelle on appliquait des cercles de baleine (2).

Cependant la caricature continue sa guerre à coups de crayon contre « les troussures équivoques ». En 1735, elle dessine la *distribution des paniers à la mode par ma mie Margot aux environs de la ville de Paris* (3), où se voient des paniers de trois aulnes. Mais la pauvre

(1) Satyre sur les cerceaux, paniers, criardes et manteaux volans des femmes et sur les autres ajustements. Paris, Thiboust, 1727.

(2) Petite bibliothèque amusante, Londres, 1781. Deuxième partie.

(3) Cabinet des Estampes. Histoire de France, vol. 58.

gravure n'a pas grand succès. Elle tire si peu qu'avec quelques changements et la rajoute d'une couronne sur la tête de ma mie Margot, elle reparait en 1736 comme une figuration allégorique de la réunion de la Lorraine à la France. Le temps devait mieux que la caricature ruiner la mode des paniers. En 1730, on ne voyait plus guère que des *jansénistes* (1), c'est ainsi qu'on appelait les demi-paniers. Une dizaine d'années après, un faiseur honoré de la clientèle de la plupart des grandes dames de la cour, l'homme qui avait inventé des robes ornées de fleurs artificielles dont chacune avait l'odeur d'une fleur naturelle, le sieur Pamard portait le dernier coup aux paniers par la création des *considérations* soutenant gracieusement la robe, sans le secours d'un certain nombre de jupons ou d'un panier (2); et les *considérations* faisaient disparaître les *jansénistes*, uniquement réservés aux cérémonies de la cour.

Les *jansénistes*! la Mode du temps a l'habitude de ces appellations singulières, échos moqueurs des passions d'un temps. Événements et scandales, toutes les grandes et petites choses qui firent battre le cœur ou sourire l'ironie de la France, ont comme une trace de leur bruit, comme une lueur d'immortalité, dans ces riens légers et volants, un ruban, un bonnet, une coiffure, baptisés avec un nom fameux ou ridicule, avec une victoire ou un désastre, avec une joie publique ou une vengeance nationale, avec un mot, un sentiment, une idée, un en-

(1) Histoire générale du Pont-Neuf en six volumes in-folio. Londres, 1750.

(2) La Feuille nécessaire. 3 septembre 1759.

gouement, l'occupation ou le jouet de l'imagination d'un peuple. Les couleurs de l'Histoire portées par la Folie, voilà la mode, voilà cette mode par excellence : la mode du dix-huitième siècle.

Dès le commencement du siècle, la mode touche à l'intérêt du moment. A la suite du procès du père Girard, paraissent les rubans à la *Cadière*, dont il existe trois échantillons dans les portefeuilles de la Bibliothèque impériale : dans l'un on voit la *Cadière* donnant un petit coup sur la joue du Révérend; un autre montre la *Cadière* et le père Girard en buste, séparés par une pensée. Et des éventails succèdent aux rubans. De l'incendie qui avait brûlé trente-deux rues à Rennes en 1721, il était sorti des bijoux et des parures de femmes, faits des pierres calcinées et des vitrifications du feu (1). Quand vient Law et son système, on invente les galons avec de l'or d'un seul côté que l'on appelle les galons « du système. » Un terme, le terme « d'allure » court-il tout à coup de bouche en bouche, en 1730? vite, ce sont des éventails et des rubans à l'allure, si goûtés qu'on les porte même pendant le deuil pris à la cour pour la mort du roi de Sardaigne. Le passage du Rhin effectué par le maréchal de Berwick et les troupes du Roi, le 4 mai 1734, est célébré par les taffetas du *passage du Rhin*, ondés comme l'eau d'un fleuve, et par les rubans du *passage du Rhin*, qui font voir, dessiné grossièrement et comme tatoué sur la soie, un mousquetaire blanc ou bleu de ciel entre une tente blanche et une tente couleur rubis ou émeraude.

(1) Histoire de la régence, par Lemontey. — Mémoires de Saint-Simon, vol. XVIII.

Sur le goût de la reine Marie Leczinska pour le jeu du quadrille, il naît des rubans nommés *quadrille de la reine*. En 1742, l'apparition d'une comète amène toute une mode à la comète. Quelques années après, la venue d'un rhinocéros en France met toute la mode au rhinocéros. Et que de modes disparues, emportées par le caprice qui les avait apportées, absorbées par une de ces grandes modes générales, une de ces modes à la *Pompadour* qui embrassent toutes les fanfoles de la toilette, et dont on peut voir l'étendue et l'universalité dans la brochure publiée à la Haye sous ce titre : *La Vie à la Pompadour, ou la quintessence de la mode, revue par une véritable Hollandois*. Fontenoy fait naître des cocardes, Lawfeld des chapeaux (1). On voit des bonnets à la Crevelt, des rubans à la Zondorf et des éventails à la Hokirchen (2). Les querelles du Parlement font naître le *parlement*, espèce de fichu en taffetas avec capuce (3). Vers 1760, l'abandon par l'architecture du style rocaille pour le style grec, la construction du Garde-Meuble amène cette première furie du goût antique qui met à la *grecque* les toilettes et les coiffures de la femme; grande mode, que raille Carmontelle avec ses projets d'habillements d'hommes et de femmes uniquement composés d'ornements des cinq ordres grecs employés dans la décoration des édifices (4). En 1768, la débacle de la Seine fait paraître chez les modistes les bonnets à la débacle. Linguet est-il rayé du tableau des

(1) L'Europe française, par Caracioli, Paris, 1778.

(2) Le Livre à la mode.

(3) Galerie des modes et costumes françois dessinés d'après nature et coloriés avec le plus grand soin par madame Le Beau. A Paris, chez les sieurs Esnauts et Rاپilly, rue Saint-Jacques à la ville de Coutances, avec privilège du Roi.

(4) Correspondance de Grimm, vol. III.

avocats? On ne vend plus que des étoffes, des rubans rayés (1). Que dans un Mémoire Beaumarchais immortalise la silhouette de Marin, la mode invente aussitôt le *quesaco* que madame du Barry est presque la première à porter. Qu'à l'avènement de Louis XVI l'espérance du peuple salue la résurrection d'Henri IV, les tailleurs et les couturières cherchent à remettre en honneur le costume à la Henri IV. En mai 1775, les troubles venus à la suite de la cherté et de la disette du blé font imaginer les bonnets à la *révolte* (2). En novembre 1781, la naissance du Dauphin met en vogue la nuance *caca Dauphin*, change en Dauphins les Jeannettes que toutes les femmes portaient au cou, et fait dessiner à la broderie des souliers un nœud à quatre rosettes surmonté d'une couronne et entourant un dauphin (3). Le ministère de Turgot répand, dans le monde des femmes qui prennent du tabac, les tabatières à la *Turgot* qu'on appelle *plattitudes*. Le ministère ballotté de Monteynard inspire l'idée des écrans à la *Monteynard*, établis sur une base mobile mais plombée, et se relevant d'eux-mêmes (4). Plus tard, un bonnet sans fond est un bonnet à la *caisse d'escompte*, un bonnet envolé est un bonnet à la Montgolfier. Bientôt sur l'éventail porté par les dévotes elles-mêmes, Figaro va paraître à côté de la chanson des ballons (5). Et ce siècle qui commence par les rubans à la Cadière, finira par les rubans à la Ca-

(1) Correspondance littéraire de la Harpe, vol. 1.

(2) Correspondance secrète, vol. I.

(3) Mémoires de la République des lettres, vol. 18.

(4) Id., vol. 27.

(5) Les Entretien du Palais-Royal, 1786. Deuxième partie.

*gliostro* où l'on verra des pyramides sur fond rose (1).

Nous avons laissé la mode à de Troy; reprenons-la à Lancret : nous la retrouverons dans les deux belles pièces gravées d'après lui par Dupuis, le *Glorieux* et le *Philosophe marié*. La coiffure est toujours une coiffure basse sur laquelle est jeté, avec quelques fleurs, un petit bonnet de dentelle s'envolant de chaque côté et pointant sur le front. La femme porte au cou trois rangs de perles d'où pend une grosse perle, et d'où descend en rivière le collier glissant entre les deux seins et faisant sur le corsage deux ou trois nœuds lâches. Le corsage s'ouvre sur un *corps* garni d'une échelle de rubans. Au côté gauche, la femme porte un de ces énormes bouquets, un de *ces fagots de fleurs* qui montent au-dessus de l'épaule. Des manchettes d'Angleterre à trois rangs avancent sur ses bras, sur ses gants qui vont jusqu'aux coudes. Sa robe fermée, tombant à plis larges, solides, et superbes, est chargée, ornementée, agrémentée de dessins en chenille et en plumetis relevés de gros nœuds. Parfois, elle est faite d'une de ces étoffes que montrent à Versailles les portraits de Marie Leczinska, d'un de ces brocards de pourpre et d'or (2) qui mettent au corsage de la femme les rayons d'une cuirasse et sèment sur sa jupe les pivoines et les coquelicots épanouis, les soleils en feu, les grappes de raisin, comme une orfèvrerie de fleurs, de fruits, de feuilles, de branchages,

(1) Le Cabinet des modes, 1786.

(2) On alla jusqu'à faire des robes d'étoffes d'or sans couture que Marie Leczinska refusa à cause de la cherté du prix. (Revue rétrospective, vol. V).

de torsades et de ramages, versée sur un tapis de soie. Souvent aussi sa robe est de ce joli satin gris de lin et or dont Nattier aime à habiller ses modèles et l'auteur d'*Angola* ses héroïnes; ou bien ce sera un brocard bleu rayé argent avec un corset de même couleur, un jupon de satin blanc à dentelle et franges d'argent, une jupe pareille à la robe avec dentelle d'Espagne et *campagne* d'argent : et la jupe en se relevant laissera voir un bas de soie noire avec un fil d'argent sur les côtés et le derrière, un soulier de maroquin noir avec une tresse d'argent et une boucle de diamants. Une coquetterie fastueuse, un étalage de richesse, une majesté de magnificence, un ensemble de raideur, de grandeur et de splendeur, tels sont les caractères de cette toilette parée de la femme, le *grand habit* de la Française du dix-huitième siècle, qui, malgré toutes les innovations de détails et d'ornementation, conserve un aspect et des lignes consacrés, se règle sur un patron d'étiquette, et garde jusqu'au dernier jour de la monarchie une forme traditionnelle, presque hiératique. Un recueil de modes va nous en donner le dessin, l'exemple, et le type.

Dans l'habillement appelé proprement le *grand habit à la française*, la robe décolletée et busquée, plissée par derrière, sans aucun pli par devant, faisait paraître le corps isolé et comme au centre d'une vaste draperie représentée par la jupe. La robe, qui n'était plus la robe fermée et d'une seule pièce, s'ouvrait en triangle sur une sorte de robe de dessous, en évasant de chaque côté du triangle une large bande appelée *parement*, toute bouillonnée, coupée par des barrières, enjolivée de glands et de bouquets de fleurs. Le *salbala*, c'est-à-dire le triangle

formé par la robe de dessous laissée à jour, était coupé par des barrières en croissant; un bouquet, tenu en arrêt par un gland flottant, faisait son milieu. Les manches courtes de la robe avaient des manchettes à trois rangs. Du dos, une collerette ou *médicis* de blonde noire s'élevait et enveloppait la nuque. L'arrangement de la tête répondait à cette toilette imposante, théâtrale et royale tout à la fois : la femme était coiffée à la *physionomie élevée*, avec quatre boucles détachées, et le *confident* abattu devant l'oreille gauche (1); elle avait des perles aux oreilles, et un rang de perles mis en bandeau se balançait sur ses cheveux.

Que d'inventions pourtant dans ce cadre invariable! Que de fantaisies, que de recherches de goût, quel génie de luxe variant sans cesse cette toilette réglée et fixée, ajoutant encore à son faste! C'étaient des robes de satin blanc broché, cannelé et rayé, couvertes de rosettes lamées or et chenille; des robes lamées d'argent et semées de fleurs, ornées de bouquets de plumes lilas et argent; des robes aux guirlandes de roses brodées en nœuds de paillons roses, et pailletées d'or et d'argent; des robes au fond d'argent rayé de grosses lames d'or, rebrodé et frisé d'or avec des guirlandes d'œillets et des paillettes d'or nué; des robes de satin mosaïque, pailletées d'argent, rayées et guillochées d'or avec des guirlandes de myrthe. C'étaient des robes où la mode un moment mettait en garniture la dépouille de quatre mille geais, des robes où Davaux faisait courir des broderies resplendissantes, ou Pagelle, le modiste des *Traits galants*, jetait les

(1) On appelait *physionomie* et *coque* la partie de la coiffure qui s'élevait du front; *confident*, la boucle lâche qui descendait et venait se dénouer sur le cou.

blondes d'argent, les barrières de chicorée relevées et repincées avec du jasmin, les petits bouquets attachés avec des petits nœuds dans le creux des festons, et les bracelets et les pompons (1), et tous les prodigieux enjolivements qui faisaient monter une robe au prix de 40,500 livres, qui en faisaient payer une à madame de Matignon 600 livres de rentes viagères à sa couturière (2)! — moins cher peut-être que la duchesse de Choiseul ne payait celle qu'elle se faisait faire pour le mariage de Lauzun : une robe de satin bleu, garnie en martre, couverte d'or, couverte de diamants, et dont chaque diamant brillait sur une étoile d'argent entourée d'une paillette d'or (3).

Pendant cette mode de parade, de magnificence, d'éclat, imposée par l'étiquette aux femmes de la cour, ne se soutient que par la tradition. Elle lutte, depuis le commencement jusqu'à la fin du siècle, contre une mode contraire qui chaque jour gagne du terrain. L'imagination de parure, le véritable goût de la femme est tourné, pendant tout ce temps qui recherche les habillements de toile peinte (4), vers la coquetterie du déshabillé, vers le charme du négligé. Son ambition, son rêve, son

(1) Les *Maîtresses de Louis XV*, par Edmond et Jules de Goncourt. Paris, Didot, 1860, vol. 2.

(2) *Mémoires de la République des lettres*, vol. 20.

(3) *Lettres d'Horace Walpole*. Janet, 1818.

(4) Il semble que ce mode des toiles peintes est encore excitée, irritée, avivée par la sévérité de ses arrêts prohibitifs, par les lois de protection en faveur des manufactures de laine et de soie, par la rigueur des ordres donnés aux commis et gardes de barrière d'arracher ces toiles sur le dos des femmes, par les amendes atteignant les comédiennes qui en portent sur le théâtre; et c'est un goût général, protégé par la cour, autorisé par l'exemple de madame de Pompadour, qui n'aura pas dans son château de Bellevue un seul meuble qui ne soit de contrebande. (Correspondance de Grimm, vol. 16).

effort, est de paraître avant tout une femme à son lever. Il lui semble qu'à cela elle aura plus de profit; et elle se décide à revenir aux grâces naturelles par mille petites raisons d'une finesse si ténue et d'une rouerie si savante que Marivaux seul a pu les pénétrer et les démêler. Avec le négligé, elle sera moins belle, mais plus dangereuse. Elle sera, selon l'expression du temps, moins précieuse, mais plus touchante. Elle plaira sans secours étranger, par elle-même, ou du moins par ce qui la déguise le moins. Elle pourra dire : Me voilà telle que la nature m'a faite. Ce qu'elle laissera voir comme par négligence, par mégarde, aura le charme irritant d'une copie modeste et voilée de l'original; et le voile qu'elle gardera sera si léger, si transparent, qu'il ne sera presque pas un obstacle pour l'imagination de l'homme (1).

Que l'on suive en dehors de ses formes de représentation et de convention le costume féminin dans le dix-huitième siècle : ce costume tend au négligé dès les premières années du règne de Louis XV. La femme cherche la liberté, l'aisance, le piquant et le provoquant du désabillé, qu'elle n'ose encore afficher, dans la mode intime de l'intérieur et de la chambre. Vous la trouvez chez elle dans un manteau de mousseline collant sur un corset décolleté, dans un jupon court dont les falbalas découvrent le bas de la jambe. Un *désespoir* couleur de rose, noué coquettement sous son menton, remonte en fanchon sur son charmant *battant l'œil* (2). Ou bien, coiffée d'un bonnet rond du plus beau point du monde, monté avec des rubans couleur de rose, elle

(1) Œuvres de Marivaux, *passim*.

(2) Le Grelot.

laisse voir, sous un manteau de lit de la plus fine étoffe, un corset garni sur le devant et sur toutes les coutures d'une dentelle frisée, mêlée d'espace en espace de touffes de *soucis d'hanneton* (1) aux couleurs des rubans de son bonnet, aux couleurs des nœuds de ses manchettes, couleur de rose comme toute sa toilette, comme les garnitures de son lit, de son couvrepied, de ses oreillers. Car la *fontange*, cette mode qui commence par une jarretière nouée autour d'un bonnet, est aujourd'hui la mode de toutes choses. De la tête, où l'ont remplacée les fleurs et les diamants, elle est descendue et s'est répandue sur tout le corps et dans toute la toilette de la femme; elle enrubanne d'un bout à l'autre les habillements parés ou négligés : elle, est de toute la toilette, cet ornement obligé et cet achèvement suprême que le dix-huitième siècle appelait *petite oie* (2).

Peu à peu la femme s'enhardit au négligé. Elle commence les renouvellements de son costume, avant le règne de Louis XVI, par les robes à la Tronchin, par ces robes à la Hollandoise apportées en France, selon la

(1) Les *soucis d'hanneton* faisaient presque naître le corps des *agriministes*, appelés d'abord modestement découpeurs, et qui par la vogue qu'obtenait ce travail de passementerie, par les inventions, les perfectionnements que la mode générale lui imposait, arrivaient à occuper un grand nombre d'ouvriers, d'ouvrières des faubourgs Saint-Denis et Saint-Martin. Outre la chenille, le cordonnet, la milanèse, l'argent, les perles, ils fabriquaient des aigrettes, des pompons, des bouquets de côté, des bouquets à mettre dans les cheveux, etc., et ces agréments nommés *fougères*, à cause de leur parfaite ressemblance avec la plante de ce nom. (Dictionnaire historique de la ville de Paris et de ses environs, par Hurtaut et Magny, 1779, vol. 1).

(2) « Petite oie se dit fréquemment des rubans et garnitures et ornements qui rendent un habillement complet. *Ornatus adjectus*. La *petite oie* coûte souvent plus que l'habit. La *petite oie* consiste dans les rubans pour garnir le chapeau, le nœud d'épée, les bas, les gants, etc. Que vous semble de ma *petite oie* ? Molière. » (Dictionnaire de Trévoux.)